Pam.
Africa. North.

F. DE LA CHAPELLE

LES TRIBUS DE HAUTE MONTAGNE

DE L'ATLAS OCCIDENTAL

Extrait de la *Revue des Études Islamiques*

Année 1928 — Cahier III

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, rue Jacob, 13

1928

MISSIONARY RESEARCH
LIBRARY
NEW YORK CITY

811

LES TRIBUS DE HAUTE MONTAGNE DE L'ATLAS OCCIDENTAL

Organisation sociale et évolution politique.

Lorsque du Sous ou de la plaine de Marrakech, on observe le Haut-Atlas entre les deux cols du Test et des Bibaoun, il apparaît sous la forme d'une double barrière en escalier, régulièrement percée par de grandes vallées perpendiculaires et dépourvue de cet avant-mont qui, plus à l'Est, prépare sa soudure vers le Sud avec l'Anti-Atlas et vers le Nord avec le Moyen-Atlas.

Et cette simplicité de forme ne se dément pas si l'on pénètre en montagne pour y regarder vivre les habitants. Leurs groupements, leur évolution, leurs mouvements paraissent avoir été sinon provoqués, du moins constamment dirigés par leur relief ; tout semble avoir été classé par la nature dans un ordre qui déconcerte un peu, tellement y est profonde l'harmonie des gens et des choses. En raison même de ces circonstances, il conviendra sans doute, en étudiant ici la morphologie et la structure intérieure des sociétés, de ne s'élever qu'avec prudence du particulier au général ; mais les conclusions auxquelles cet admirable champ d'observations permet d'aboutir paraissent mériter toutefois de n'être pas négligées ; elles mettront tout au moins en lumière son originalité et les hypothèses qu'on y formulera seront peut-être de nature à éclairer la vie d'autres groupes plus défavorisés.

Le travail que nous présentons ne peut pas tendre en quelques pages à une véritable synthèse. Il réunit seulement sans idée d'ensemble les

notes qu'un séjour de deux années nous a permis de prendre dans cette partie de la chaîne.

Le relief y peut être schématiquement analysé de la façon suivante :

Quatre vallées, celles de l'Oued Nefis, de l'Asif Lmal, de l'Oued des Seksawa et de l'Oued Imi n Tanout, prolongée, bout à bout vers le Sud par celle de l'Oued Issen, constituent à travers la montagne des voies d'accès du Haouz vers le Sous, la première et la dernière en étant les plus praticables ;

Des lignes de crêtes, parallèles à ces vallées et coupées de cols difficiles les isolent les unes des autres et favorisent ainsi leur autonomie ;

Perpendiculairement à elles, la direction générale S.-O.-N.-E. des plis du Haut-Atlas est suivie par une chaîne de très hauts sommets, clef de voûte de tout l'édifice, dont l'altitude moyenne atteint 3.000 mètres et qui va en s'effondrant vers l'Ouest au col des Bibaoun. On peut le comprendre sous la dénomination générale de Massif du Tichka, qui n'est que celle de sa partie centrale.

Elle est doublée vers le Nord dans sa partie occidentale et vers le Sud dans sa partie orientale par d'autres plis moins élevés, le Wagragrat et le Wicheddan qui, la croisant en son milieu, dessinent avec elle une sorte d'X gigantesque et dans lesquels s'ouvrent les deux passages du Tizi Ma'chou et du Tizi n Test.

Enfin il faut ajouter que, largement étalé vers la plaine de Marrakech, tout cet ensemble montagneux descend brusquement au contraire sur son versant méridional, où ne s'ouvrent que de petites vallées.

Il est limité à l'Est par le Massif du Wanoukrim et à l'Ouest par le rebord oriental du plateau Haha-Mtougga, prélude de la zone atlantique, et par les montagnes des Ida ou Tanan.

Dans ce cadre vivent des groupes berbères qui se rattachent à la branche des Masmouda. Rapprochés déjà les uns des autres par la convergence de leur relief, ils l'ont été plus encore par l'isolement dans lequel ils ont été historiquement maintenus.

L'emprise du Makhzen sur le Haouz et sur le Sous, en effet, et la nécessité pour lui d'assurer une liaison constante et sûre entre ces deux provinces l'ont bien amené depuis des siècles à soumettre les populations qui bordaient la route du Tizi n Test et celle du Tizi Ma'chou et des Bibaoun. Mais il s'est généralement montré peu soucieux de se lancer dans la conquête assez aléatoire de la montagne entre ces voies. De leur côté d'ailleurs les Berbères semblent avoir compris le plus souvent l'intérêt qu'ils avaient à respecter les pistes chérifiennes pour conserver leur indépendance. Enfermé donc entre celles-ci et les plaines, tout un petit monde s'est construit et a vécu sur lui-même, limitant son horizon au Tichka et au faisceau de vallées qu'il commande.

Par voie de conséquence, toute la vie sociale y procédait encore il y a cinquante ans d'un même ensemble de traditions, soit que les coutumes des premiers occupants soient parvenues à s'imposer à leurs successeurs, soit plus simplement que ce repli des montagnards sur eux-mêmes ait amené l'uniformité de leurs mœurs.

Depuis, l'apparition des deux grands chefs Gonṭafi et Mtouggi dans la vallée du Nefis et au voisinage du Tizi Ma'chou et leur extension rapide vers le Nord et vers le Sud d'abord, puis en direction du Tichka, a singulièrement modifié cet état de choses. Une enveloppe nouvelle a presque recouvert ce passé et l'unité de cet ensemble s'est disloquée à leur appel divergent. L'Asif Lmal et le Nefis, avec leurs populations Gonṭafa, Gedmiwa et Ouzgita et sur le versant du Sous celles d'une partie de l'Onein et les Ait Semmeg ont constitué le domaine du premier, le bassin de l'Oued des Seksawa et la piste du Tizi Ma'chou avec ses deux embranchements d'Ameskroud et des Bibaoun, c'est-à-dire l'ensemble des groupes Mzouda, Dwiran, Seksawa, Nfifa, Demsira, Ida ou Mhamoud, Ida ou Ziki et Ida ou Zal, ont subi la domination ou l'influence du second.

Et lorsque les progrès de notre action nous ont amené à aborder cette partie de la chaîne, nous n'avons pu que consacrer cette situation de fait en calquant notre organisation sur la leur, par l'installation de nos moyens de contrôle à Amismiz dans la partie orientale et à Imi n Tanout dans la partie occidentale.

*
* *

A vrai dire, dès avant eux, l'unité de cette partie de la chaîne n'excluait pas des possibilités de fractionnement intérieur.

La dissymétrie des deux versants d'abord distingue assez naturellement trois zones échelonnées du Nord au Sud :

Sur le *versant du Haouz*, les Berbères subissent l'attirance de Marrakech, le bilinguisme est fréquent et l'influence arabe s'est exercée depuis plusieurs siècles y laissant des traces profondes. Les pâturages et les labours des habitants sont souvent en plaine et leur commerce se fait presque uniquement avec le Nord ;

Les *hautes vallées*, dans le cadre de cet X dessiné par la grande chaîne, sont au contraire le domaine de véritables montagnards. Monolinguisme, esprit d'indépendance, influence prépondérante des institutions traditionnelles, vie économique à petit rayon, tout concourt à les isoler des plaines et là seulement se trouve socialement le Haut-Atlas.

Le *versant Sud* enfin est habité par des Soussis qui, politiquement et économiquement, ont les yeux tournés beaucoup plus vers Taroudant et le Ras el Oued que vers le Haut-Atlas et si le monolinguisme s'est en général conservé, c'est seulement que le Sous est plus berbère qu'arabe, car l'influence makhzen est ici très nette.

D'ailleurs, ce n'est pas le relief seul qui oriente ainsi la montagne excentriquement vers le Nord et vers le Sud. Le Sous représente un centre commercial important pour la zone subdésertique en même temps qu'un point d'échange pour les produits soudanais et mauritaniens ; politiquement, il subit l'influence saharienne, anarchique, puritaine et pillarde, génératrice de réformateurs et de révoltés. Marrakech, au contraire, constitue le premier grand marché où aboutissent les marchandises européennes. C'est aussi pour le commerce de la région Sud un point d'attirance de premier ordre. Enfin, elle représente pour le Soussi, estompée et lointaine déjà, mais réelle, l'influence méditerranéenne civilisatrice, tolérante et raffinée.

Ces deux zones se complètent donc à plusieurs titres (1). Elles sont par conséquent appelées à vivre l'une sur l'autre ou à se heurter, et l'Atlas, point de passage entre elles, aurait pu d'autant moins se désintéresser de ce courant continuel d'échanges que lui-même, pays de montagne, représentait déjà pour les deux plaines une région économique de complément.

Ce courant y a fait surtout l'importance primordiale des voies de communication. A la fois routes de commerce, voies de liaison, axes d'invasion, elles ont constitué des centres irrésistibles d'attraction pour les montagnards (2).

Or, ces voies autonomes sont précisément les quatre grandes vallées que nous avons vues s'écouler du Tichka. Véritables couloirs, celles-ci trouvent de plus, dans l'échelonnement varié de leurs ressources des plus hauts sommets à la plaine, tous les éléments nécessaires à la vie de leurs habitants. Il est donc naturel que chacune d'elles ait été amenée plus ou moins à s'isoler en elle-même.

De fait, elles correspondent assez exactement dans l'esprit des gens de plaine à quatre grands groupes sociaux, indépendants les uns des autres et qu'il est convenu d'appeler des *Confédérations ;* ce sont les Gontafa sur le Nefis, les Gedmiwa sur l'Asif Lmal, les Seksawa sur l'Oued qui porte leur nom et les Demsira sur l'Oued Imi n Tanout et l'Oued Issen.

Mais, au contact du Dir sur le versant Nord et au pied des sommets où s'ébauche le versant Sud, ces trouées s'ouvrent en une série de petites vallées qui sont autant de voies d'accès vers elles et qui paraissent bien constituer de petits centres elles aussi, tributaires dans une certaine mesure des premiers, mais ayant néanmoins comme eux leur unité géographique et économique et leur personnalité. Elles forment, en

(1) Simple cas particulier d'une loi connue, générale à toute l'Afrique du Nord.

(2) Notons en passant un fait caractéristique de cette importance des pistes du Sous au Haouz : les limites Nord et Sud du territoire des groupes sociaux sont généralement imprécises en montagne, malgré l'orientation sensiblement E.-O. des plis de la chaîne, parce qu'ils ont de tout temps cherché à étendre leur domination sur les routes tout entières qui les relient à la plaine ; leurs frontières Est et Ouest sont, au contraire, presque toujours arrêtées à des barrières naturelles.

effet, le territoire des *tribus* (Mzouda, Dwiran, Nfifa, Ida ou Mhamoud, etc...).

Ces couloirs, ces régions naturelles, se divisent intérieurement à leur tour. En définitive, à chacun des gradins de cet escalier gigantesque qui monte des plaines aux hauts sommets, à chaque tronçon de la vallée principale, ou des vallées secondaires, il semble que correspondent au point de vue social d'autres groupes à l'échelle de ces alvéoles du terrain, et l'usage en a fait des *Fractions*. Eux-mêmes se subdivisent parfois encore, d'après les mêmes principes, en un certain nombre de *sous-fractions*, et au bas de toute cette hiérarchie, le *village* et le *hameau*, avec leurs limites précises de territoire, souvent liées à des obstacles naturels, groupent enfin un certain nombre de *feux*.

*
* *

Ces caractères reconnus nous permettent déjà de souligner l'influence sinon déterminante, tout au moins prédominante du relief sur le groupement des populations, et d'observer en outre qu'ici comme partout, toute la vie berbère oscille entre deux tendances : le maintien de l'organisation traditionnelle et l'arabisation. La connaissance de ces deux derniers termes apparaît ainsi nécessaire à la poursuite de notre enquête en montagne.

Les principes de la domination des envahisseurs n'ont pas besoin d'être autrement étudiés ; ils s'étalent dans presque tout le Maroc aux yeux de l'observateur le moins sagace. Mais la tradition berbère est elle infiniment plus discrète. Nous-même, adoptant l'habitude prise par souci de classification administrative sans doute, mais aussi conformément aux apparences, ne venons-nous pas précisément de regarder les montagnards à travers le prisme de l'organisation arabe, les groupant comme leurs adversaires en confédérations, tribus, fractions, sous-fractions, villages ou hameaux et feux ? Longtemps, l'esprit peut-être faussé par les thèses de leurs historiens, il semble qu'on ait été tenté pour expliquer cette variété de groupes sociaux, et faute d'autres hypothèses, de les con-

sidérer comme s'emboîtant en quelque sorte les uns dans les autres et constituant les ramifications successives d'une même souche (en l'espèce ici celle des Masmouda), donnant ainsi à l'ensemble l'aspect d'une sorte de projection généalogique sur le terrain.

Depuis même, s'il est admis que la réalité non seulement ne correspond plus à cette conception simpliste, mais encore semble bien n'y avoir jamais correspondu au moins sous cette forme, on n'a pas davantage déterminé exactement ce que cache la façade sous laquelle nous sont apparues ces sociétés.

C'est que cette façade paraît bien correspondre à quelque chose de réel dans l'esprit même des Berbères ; ils n'ignorent, en effet, aucun des échelons que nous avons cru reconnaître. Et cependant, si notre enquête se fait plus minutieuse et si nous nous efforçons de les regarder en quelque sorte au microscope vivre en société, toute cette hiérarchie disparaît et on ne les voit plus s'intégrer que dans leurs trois groupes traditionnels : le Feu, le « Mouda » et la « Taqbilt (1) ». Rappelons rapidement, avant de pousser plus avant, ce que ceux-ci représentent :

Le *Feu* comprend un homme marié, sa femme et ses enfants. Il est représenté par la maison et l'homme en est le chef. Le célibataire fait partie du feu de son père ou de son frère ;

Le *Mouda* est un groupe de feux réunis en un seul village ou répartis entre plusieurs hameaux. Personnifiés par l'Agadir (ou magasin collectif fortifié) quand il existe encore et depuis l'Islam par la mosquée, les « Mouda » sont de simples divisions intérieures de l'unité sociale chleuh, qui ne servent qu'à la distribution des charges ou des honneurs ; ils se groupent parfois en « Souddous », « Khoms », « Rba' », « Toulout », organes intermédiaires qui jouent le même rôle. Ils constituent le premier échelon qui possède une jem'a, réunion de tous les hommes en état de porter les armes ;

La « *Taqbilt* » représente l'État. Elle était autrefois personnifiée par son Agadir ; mais il a disparu presque partout et elle apparaît surtout

(1) Cf. l'étude de R. Montagne sur *l'Aghbar et les Hautes Vallées du Haut-Atlas*. *Hesperis*, 1er trimestre 1927.

caractérisée par l'unité géographique de son territoire (1), quelles que soient les modifications apportées à cette unité par ses victoires ou ses défaites ; cette unité géographique entraîne son unité économique, son unité politique et sinon son unité d'origine, tout au moins son unité historique. Elle est organisée entièrement ici d'après les principes généraux des pays berbères. Le pouvoir exécutif est entre les mains du Moqaddem, élu pour un an, et du conseil des notables (Ait Arbain). Le pouvoir judiciaire leur appartient également en matière criminelle, mais en matière civile les personnages religieux de la montagne sont consultés au même titre qu'eux. Enfin, la loi ou coutume a été en principe écrite une fois pour toutes, mais elle est fréquemment réajustée aux nécessités du moment par les chefs de l'État.

Parmi ses institutions publiques, notons seulement l'Agadir, dont on connaît le rôle, et la caisse de « Taqbilt », véritable Trésor, détenue par le Moqaddem, et destinée aux dépenses d'intérêt public.

Enfin, dans le domaine politique, extérieurement la « Taqbilt » est unie à d'autres « Taqbilt » par des liens d'alliance d'une grande stabilité. Ces liens s'étant progressivement étendus de groupe en groupe à toute la montagne, celle-ci s'est trouvée partagée en camps que l'on appelle des *leffs*. Ce sont sur le versant nord les Imsifern et les Indghertit ; sur le versant sud les Ait Zolit et Ida ou Zeddagh. Intérieurement, la « Taqbilt » et le « Mouda », quelquefois la famille, sont partagés de même en deux *clans* qui unissent les partisans d'un chef ou d'un notable contre ceux de son rival.

Toute l'activité politique des chleuhs est basée sur la combinaison des leffs et des clans.

* * *

Cette incursion faite dans la vie intérieure des sociétés berbères dans cette partie du Haut-Atlas, il convient encore d'ajouter, pour être exact, qu'aucun de ces échelons ne représente organiquement quelque chose de stable. Un simple coup d'œil sur l'histoire de la montagne nous ré-

(1) Cette unité apparaissant bien entendu comme la conséquence de possibilités plutôt que de déterminisme géographiques.

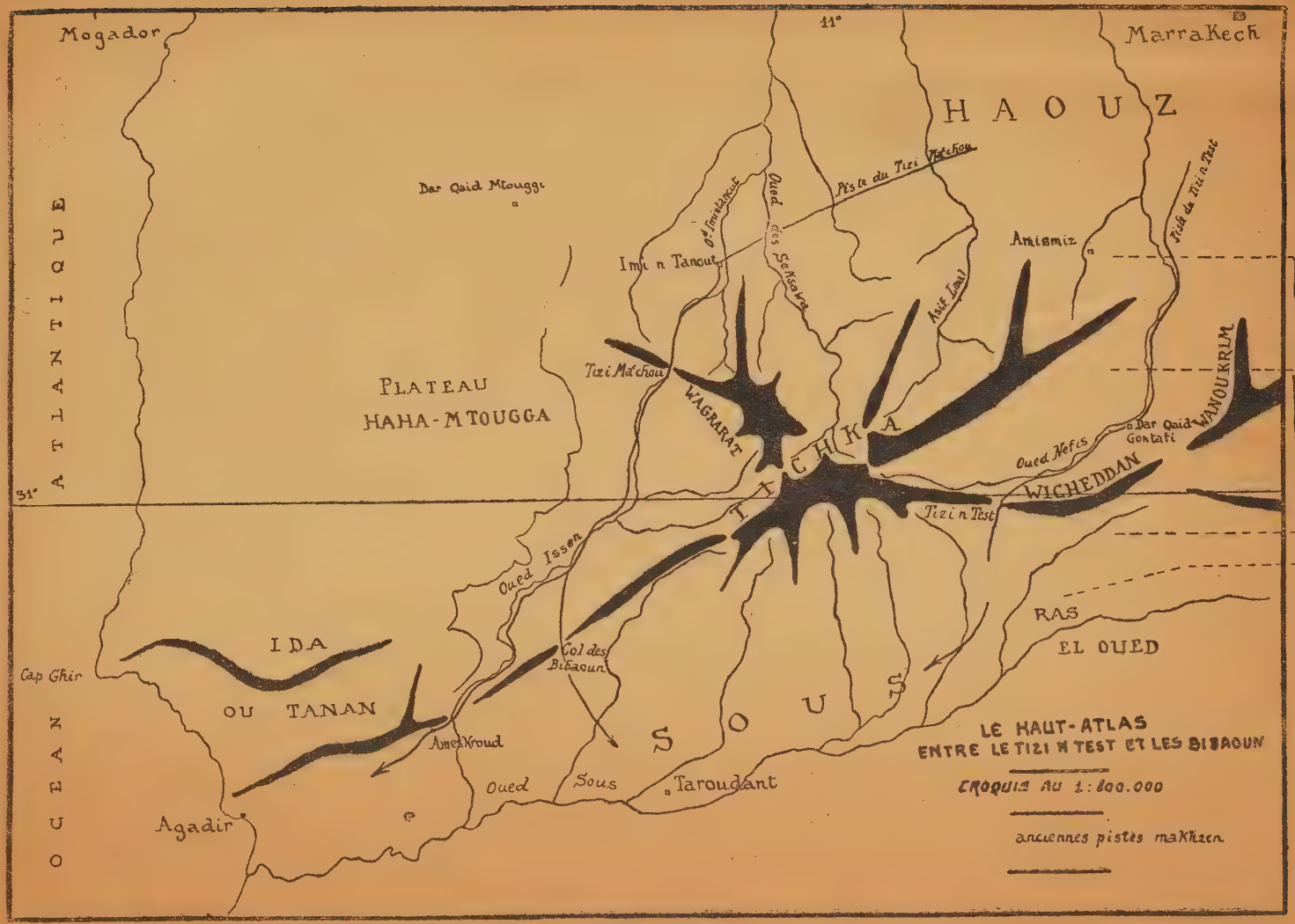


PLANCHE II.

(pp. 346-347.)

vèle, en effet, des bouleversements profonds dans l'économie des « Taqbilt » ou des « Mouda » qui y vivent. Certains ont définitivement disparu ou végètent avec peine, qui avaient été puissants et respectés ; d'autres, au contraire, qui ne groupaient que quelques feux, se sont hypertrophiés pour dominer d'énormes territoires.

Il convient alors, après avoir étudié statiquement ces groupes, de voir quelles influences sont à la base de leur dynamisme. Peut-être, comme conséquence, deviendra-t-il possible de formuler une hypothèse sur cette hiérarchie de groupements constatée tout d'abord.

Rappelons seulement en premier lieu ce que nous avons signalé sur l'action du relief (courant Nord-Sud et fractionnement intérieur de la chaîne) et voyons aussitôt le rôle des causes accidentelles appelées ici à intervenir :

« Il faut faire remarquer que les guerres, les épidémies ou la prospérité veulent que tel groupement périclite ou disparaisse, ou que tel autre, au contraire, prospère et s'hypertrophie. Aussi nous nous trouvons souvent en présence d'anciens clans réduits au rang de simples douars et de douars qui se sont développés au point de former des clans importants. Cela ne doit pas dérouter la symétrie que nous aimons à trouver dans la division des groupes administratifs (1). »

On conçoit, en effet, que les partis politiques dont nous avons signalé l'existence, en parlant de la « Taqbilt », soient en montagne une cause permanente de bouleversements. Pour le moindre motif, des querelles naissent qui, fréquemment, dureront jusqu'à épuisement des adversaires et parfois jusqu'à l'écrasement de l'un d'eux. Il s'en suit que certaines « Taqbilt » peuvent être définitivement rayées du théâtre politique de la montagne ; que d'autres peuvent avoir trop souffert pour continuer à vivre uniquement par elles-mêmes et sont amenées à s'inféoder à l'une de leurs voisines pour former avec elle un groupe nouveau. Il peut, au contraire, s'en trouver de plus heureuses ou de mieux commandées qui réussiront à conserver leur personnalité, tout en attirant dans leur orbite d'autres groupes plus faibles ; elles formeront alors des

(1) Abès, *les Izaian d'Oulmes*.

unités puissantes, capables plus tard d'endurer sans grand dommage les coups du sort.

On a signalé aussi dans cette région (1) les exodes considérables produits en montagne, et généralement dans le Sud, par les grandes épidémies du XIXe siècle, et l'on retrouverait facilement, en interrogeant les traditions locales, les noms de ces « Taqbilt » disparues : les Ait Shaq et les Ait Aougga des Seksawa par exemple.

A l'intérieur même de la « Taqbilt » l'esprit d'indépendance des chleuhs les a parfois amenés à se désolidariser de leurs frères, lorsque ceux-ci ont dû se soumettre au pouvoir stabilisé d'un conquérant et qu'ils espéraient ainsi sauver l'intégrité de leur propre sol. C'est une des multiples raisons qui ont fait ici l'unité géographique de l'État, les montagnards s'étant rapidement rendu compte du danger d'isoler un de leurs « Mouda » en dehors de leurs frontières naturelles. D'une façon plus générale, nous constaterons de même que les groupes soumis seront toujours portés à s'effriter au profit des groupes dissidents.

Enfin, il semble bien qu'à une époque le Haut-Atlas ait été sinon désert, tout au moins incomparablement moins peuplé qu'aujourd'hui. C'est l'avis de plusieurs historiens ; c'est aussi celui de la tradition.

Quelle que prolifique que l'on suppose la race autochtone, nous devons donc nous attendre à y trouver actuellement de nombreux éléments étrangers. Sans vouloir remonter aux hypothétiques invasions berbères, il est possible que les premières expéditions arabes aient été l'origine de ce mouvement. Il ne paraît pas s'être ralenti depuis en tout cas et l'on peut dire que maintenant la majorité des « Taqbilt » de cette partie de l'Atlas est formée d'immigrés ou de descendants d'immigrés.

Les causes de ce déplacement concentrique des gens de plaine vers la montagne sont multiples. Qu'il nous suffise d'observer qu'elle représente pour eux un refuge presque invulnérable, quelques terres disponibles généralement bien arrosées et des pâturages abondants. Mais notons, en outre, que ces éléments étrangers sont naturellement presque tous originaires du sud de la chaîne, le courant dont nous avons signalé

(1) R. MONTAGNE, *loc. cit.*

l'existence s'exerçant surtout dans le sens Sud-Nord, des régions pauvres vers les régions riches, de la zone restée barbare vers les centres civilisés. Mais il faut ajouter aussi que le voisinage du désert et l'insalubrité de la plaine du Sous y ont rendu les épidémies, les famines plus fréquentes que dans le Haouz, et qu'elles s'y sont montrées d'autant plus graves que la vallée même est surpeuplée, que le Sous a été constamment le théâtre d'insurrections contre le pouvoir temporel et spirituel des sultans et que les coupables se sont le plus souvent montrés soucieux, en cas d'insuccès, de ne pas rester à portée de leurs représailles, qu'enfin, le Sud, moins écrasé par l'administration Makhzen, paraît avoir enregistré plus souvent ces petites querelles de clans qui, dans le cadre de la « Taqbilt», ont généralement pour résultat l'exil du parti vaincu.

Cette immigration en montagne paraît avoir revêtu des formes assez simples. Lorsque (et c'est le cas le plus fréquent) des individualités sont venues s'installer sur le territoire d'une « Taqbilt », elles se sont incorporées à celle-ci sans modifier l'aspect général des groupes sociaux. Ces individualités ou des groupes de familles se sont installés parfois aussi sur un territoire inhabité, et, si elles n'ont pas été aussitôt détruites par leurs voisins, les nécessités de la lutte pour la vie les ont le plus souvent amenées à se constituer elles-mêmes en « Taqbilt », en se créant une personnalité de toutes pièces. Elles ont pris alors leur place dans l'organisation sociale de la montagne.

C'est également ce qui paraît s'être produit lorsqu'un groupe social tout entier s'est installé sur un territoire inhabité. Ce cas ne se présente plus guère aujourd'hui faute de place, mais il paraît avoir été jadis assez fréquent. Enfin, la tradition affirme que des groupes déjà formés se sont installés aussi sur le territoire d'une « Taqbilt », après entente avec elle ; ils paraissent alors avoir conservé généralement leur personnalité au moins administrative, en en formant une division intérieure.

*
* *

Tout ce que nous venons de dire nous amène à penser que nous devons trouver en montagne des petits Etats d'importances très diverses,

selon que nous les immobiliserons à une période ou à une autre de leur existence.

Mais en outre, il faut observer qu'à tous les groupes supérieurs (ceux dont nous avons fait des confédérations, des tribus, des fractions ou des sous-fractions), l'indigène donne uniformément le même nom ; et bien que son esprit ne soit guère ouvert à l'abstraction, il semble y avoir là déjà quelque chose de significatif, capable de nous orienter dans le sens d'une déformation plus ou moins accentuée de la « Taqbilt » originelle.

De fait, regardons-la évoluer. Nous avons dit que diverses circonstances pouvaient l'affaiblir, au point de l'obliger à l'exil ou de la faire disparaître. Mais il ne faudrait pas croire que la prospérité puisse lui assurer d'une façon beaucoup plus certaine une existence infinie sous la même forme. Il semble bien, en effet, que dans sa croissance, elle parvienne assez rapidement à un maximum, au delà duquel son gouvernement oligarchique se trouvant débordé (1), elle éclate d'elle-même, selon la compartimentation géographique de son territoire, en un certain nombre de « taqbilt » nouvelles qui vont, sous des noms nouveaux, vivre désormais indépendantes les unes des autres.

Peut-être représenteront-elles longtemps encore pour les étrangers la même entité que jadis. Peut-être ceux-ci continueront-ils à leur donner le nom qui a présidé à la formation de la « Taqbilt-mère » ; mais ce nom pour le chleuh lui-même tendra de plus en plus à se déplacer du groupe de « Taqbilt » vers le territoire autonome qu'elles occupent (2).

En vertu de la loi qui lie les groupe sociaux à l'organisation du relief, il finira par ne plus être que le nom d'un des compartiments de la chaîne.

Et c'est précisément l'introduction de cet élément stable qui maintiendra entre les nouvelles « taqbilt » le trait d'union vague de leur origine. A leur tour, celles-ci subiront l'influence des mêmes facteurs de

(1) « C'est un petit canton qui s'administre lui-même et dont les dimensions presque constantes sont peut-être seulement déterminées par la distance maxima qui permette aux notables de se réunir aisément afin de délibérer en commun. » (J. Dumaine, ap. *Renseignements coloniaux*, supplément au *Bulletin de l'Afrique française* de fév. 1926.)

(2) « La tribu n'est guère qu'une unité géographique, car les fractions qui la composent sont imbues d'un particularisme férocement égoïste. » Segonzac, *Au cœur de l'Atlas*, pp. 259-260.

transformation. Elles disparaîtront pour s'unir à leurs voisines ou grandiront pour devenir la souche de nouvelles unités sociales.

Il s'ensuit que, pour qu'une « taqbilt » reste, extérieurement tout au moins, semblable à elle-même, il faut un équilibre prodigieux et constant entre ses pertes et ses gains, ou alors que son territoire soit absolument inextensible et indivisible, et c'est peut-être possible dans les régions des très hautes vallées. Mais pratiquement le fait est rare et se produirait-il même que les éléments qui la constitueraient aujourd'hui ne seraient vraisemblablement plus en rien les descendants de ceux qui la constituaient jadis.

L'exemple des Seksawa illustrera cette thèse. Il nous permettra de sortir du domaine aride de l'abstraction.

*
* *

Malgré d'inévitables lacunes, il semble que leur histoire d'après El Bekri, le *Kitab el Ansab* (1), et Ibn Khaldoun et d'après les traditions locales, puisse être schématiquement reconstituée de la façon suivante.

A une époque qu'il est impossible de préciser, la « taqbilt » des Masmouda, enrichie, dit-on, par le commerce punique, éclata en un certain nombre de petites « taqbilt » parmi lesquelles celle des Ganfisa habitait la haute vallée de l'Asif Lmal et le territoire actuel des Ait Haddious.

Le caractère inaccessible de son domaine ne tarda pas à donner à celle-ci une situation prépondérante en montagne et elle y devint rapidement la souche de nouveaux groupes (2). Les Seksawa, parmi eux, occupaient au nord le pied même des hauts sommets et des opérations fruc-

(1) Traduction Lévi-Provençal.

(2) D'après le *Kitab el Ansab*, les Ida ou Zeddagh (qui ne subsistent aujourd'hui qu'à l'état de leff) les Mentaga, les Tigouga, les Seksawa, les Medlawa, les Assen (actuellement fraction des Demsira), les Ait Waggas (où l'on peut voir les actuels Ait Wadjes des Mentaga), puis deux groupes que nous n'avons pu identifier et qui ont vraisemblablement disparu, les Ida Wamṣaḍḍwaggagh et les In Masghalat. Plus tard l'immigration amena aux Ganfisa les Ait Semmeg, les Ida ou Mhamoud, les Ida ou Izimmer (maintenant incorporés aux précédents), les Ait Wagonsan, les Ergita, les Mseggina (Sous-occidental), les Madaisira (qui paraissent être les Demsira d'aujourd'hui), les gens d'As-San, les Gouzoula, les Ait Win Yaran et les Ida ou Laggoun (ces quatre groupes non identifiés).

tueuses sur leurs voisins, jointes à l'immigration des gens des plaines ou du versant du sud, n'allaient pas tarder de faire à leur tour de ces derniers les plus riches des Ganfisa. Ils durent bientôt se fractionner pour continuer à vivre, formant alors les Ait Wasif, les Ikourran, les Ait Shaq et les Ait Aougga.

Puis, par une faveur extraordinaire du sort, ils réussirent à se maintenir à l'écart de l'aventure almohade, tandis que le reste des Ganfisa s'épuisait au service de cette dynastie et se résolvait en une poussière de petits groupes qui pour la plupart ne retrouveront jamais la force de se mesurer à eux (1).

A l'avènement des Mérinides, leur puissance se matérialise en la personne d'un grand amghar, Haddou ou Youssef (2) (mort en 1281) qui réunit les quatre « taqbilt » sous son commandement et le début du XIV^e^ siècle connaît leur apogée avec son fils ʿOmar, qui prend le titre de Sultan (Agellid), étend sa domination sur une partie du Sous et sur la montagne jusqu'à l'Océan et résiste victorieusement aux armées de Youssef ibn ʿYaqoub et d'Abou Sʿaid (3). Cette belle période vit la formation de la « taqbilt » de Tassa (avec des éléments venus du Sud) et de celle des Idma (à laquelle présida un frère d'ʿOmar, Sidi ʿAli ou Tedmout).

ʿAbdallah, fils et successeur d'ʿOmar, eut un règne moins brillant, bien qu'il ait été marqué par la naissance d'un nouveau groupe, les Ait Moussa (auxquels un de ses fils donna son nom). Il avait bien fait le projet d'un raid sur Marrakech, qui devait assurer à sa tribu la suprématie sur tout le Sud, mais la réaction des Mérinides et la construction par eux de la forteresse d'El Qahera au débouché de la montagne, puis la révolte de son fils Mohammed Izem amenèrent chez les Seksawa des dissensions intérieures dont il finit par être la victime. Elles ne firent que s'aggraver sous ses derniers successeurs. Yahia ben Soleiman ben Haddou, puis Abou Bekr ben ʿOmar, enfin ʿAbd er Rahman ben Makhlouf ben ʿOmar (fin du XIV^e^ siècle).

(1) Sauf les Demsira pendant quelque temps.

(2) Fondateur des Ait Haddou ou Youssef ou Ait Haddious. La tradition en fait un fils de Youssef ben Tachfin.

(3) ʿOmar, sous le nom de Sidi ʿAmer, est enterré à Agadir n Tsouggin chez les Ait Haddious, où son tombeau est l'objet d'une grande vénération.

1

1. Tassa (Ait Haddious, Seksawa).
2. Vallée des Ida ou Izimmer (Ida ou Mhamoud).

2

3

3-4. Tiouna des Ait Driss (Ida ou Mhamoud).

4

5

5-6. Ikakern (Ichkajen) : basse vallée des Ida ou Mhamoud.

6

Clichés Garaud, Mogador.

Pl. III. — Quelques aspects des hautes vallées en pays Seksawa et Ida ou Mhamoud.

(pp. 352-353.)

Les anciennes « taqbilt » reprirent leur indépendance (1), mais les Ait Shaq ne tardèrent pas à disparaître pour s'incorporer aux Idma et aux Ait Moussa, tandis que leurs vainqueurs, les Ait Aougga, dissociés à leur tour, s'exilaient trente ans plus tard chez les Ida ou Izimmer.

Néanmoins, tout ce siècle de prospérité et des immigrations continuelles les avaient obligés à déborder de leur territoire primitif. Ils avaient depuis longtemps déjà abandonné le haut Asif Lmal, la nature les poussant plutôt à se développer dans le sens de leur vallée, et ils ne cesseront plus désormais d'y progresser vers le Nord.

A cette époque, les Demsira, prodigieusement grandis eux aussi par leur mainmise sur le Tizi Ma'chou (2) s'y trouvent en grande partie installés et ce n'est qu'après de longues luttes contre eux que les Ait Moussa ont réussi à se faire céder le territoire qu'ils occupent aujourd'hui.

Mais à partir du XVI^e^ siècle, le Makhzen va mettre la main sur la grande route du Sud et y bâtir des forteresses et ce sera le prélude de la décadence des Demsira ; les « taqbilt » Seksawa achèveront de la précipiter. Peu à peu, par les armes ou par la diplomatie, mais tout en se combattant les unes les autres, renouvelées par des apports incessants d'immigrés fuyant auprès d'elles la domination des sultans, sans idée préconçue, inconsciemment, pourrait-on dire, entraînées par une loi qui les dépasse — elles les repoussent sur leur territoire naturel ou les absorbent pour former à leur place, selon le fractionnement du terrain, les Ait 'Abdallah (avec des éléments venus de l'Anti-Atlas) et les Ait Lhassen (avec des gens du versant Sud).

Tous ces groupes grandissent à leur tour et se fractionnent à l'appel du relief ; ce sont les Intedan, qui au XVIII^e^ siècle naissent des Ait Moussa, puis plus tard Awines, Ibouban, Iwoulla et Wanzid formés d'Ait Lhassen et les Ait Mhand détachés des Idma.

Les Ait Lhassen conquerront et s'incorporeront encore deux fractions Demsira, les Sekrat au début du XX^e^ siècle et les Igountar en 1926 et lorsque le contrôle français s'installera chez eux après leur soumission au

(1) Les Ikourran devinrent alors les Ida ou Gerioun.

(2) Cf. Léon l'Africain qui leur donne à cette époque 20 à 25.000 combattants ; cf. aussi Diégo de Torrès.

Makhzen, en 1927, les Seksawa compteront 2.600 feux et 14 « taqbilt » réparties comme suit (les noms de « taqbilt » sont en italique) :

FRACTIONS	SOUS-FRACTIONS	" MOUDA "
Ait 'Abdallah		14 Mouda
Ait Moussa		5 —
Ait Lhassen.	*Awines*	5 —
	Ibouban	4 —
		Iwoulla
		Wanzid
	Sekrat.	6 Mouda
	Igountar	2 —
Intedan		5 —
Idma	4 " Rba' "	8 —
		+ *Ait Mhand*
Ait Haddious	*Ida ou Gerioun.*	8 Mouda
	Ait Wasif	5 —
	Tassa	3 —

Aux yeux des gens de plaine, à part celles qui habitent le petit ravin d'Igernali, restées Demsira, grâce à l'opposition formelle du Mtouggi à toute conquête Seksawa, et l'Oued d'Adouz (Dwiran plus ou moins inféodés aux Idma et aux Ait Lhassen), toutes les populations du bassin de cette grande vallée sont des Seksawa, mais leur nom et celui de tous les groupes intermédiaires qui se sont successivement formés, sous son étiquette n'ont plus rien à voir avec une souche commune (1). Ils ne représentent plus qu'une bande de territoire commune (2).

(1) On y trouve des Ahmar, des Chichawa, des Mtougga, des Demsira, des Mentaga, des Ait Lhassen ou Brahim et des Talekjount (versant sud) des gens d'Wijjan (près de Tiznit) de l'Anti-Atlas et du Noun.

(2) C'est l'idée même que nous avons trouvée chez un indigène de la « taqbilt » Ait Tounert, des Ida ou Mhamoud, à qui nous demandions quels souvenirs se rattachaient dans sa tribu au Mhamoud qui lui a donné son nom et qui nous a répondu : « Nous sommes des Ait Tounert ; Ida ou Mhamoud n'est que le nom de notre pays. »

*
* *

Ce tableau permet de comprendre comment, selon l'époque à laquelle on les étudie, les groupes sociaux peuvent se trouver à des points très divers de leur évolution. Aussi existe-t-il actuellement des « taqbilt » qui sont des tribus, comme les Medlawa et les Tigouga ; des « taqbilt » qui sont des fractions, comme les Ait Chaib et les Ait Brher des Demsira ; des « taqbilt » qui sont des sous-fractions comme les Ait Tajelt (Ait Dris des Ida ou Mhamoud) et Ibouban (Ait Lhassen des Seksawa). Enfin des « taqbilt » qui sont de simples « mouda », comme les Ait Mhand (Idma des Seksawa) et Tagadirt Baoun (Irohalen des Demsira).

Et si nous voulons maintenant définir chacun des groupes sociaux entre lesquels nous avions précédemment réparti ici les Berbères, nous pourrons distinguer :

Des groupes supérieurs dont les éléments constitutifs ne se sentent plus solidaires que par suite de leur unité géographique et économique (parfois matérialisée par leur souq), de l'isolement relatif de leur domaine par rapport à celui de leurs voisins, de leur voie de communication autonome et de leur nom, autrement dit du souvenir presque inconscient d'une page lointaine d'histoire commune. Ces facteurs ont fait ouvent de leur territoire un petit monde en miniature, une sorte des champ clos où se mesurent périodiquement les États qui les composent et ces luttes elles-mêmes ont entraîné parfois, grâce au jeu des leffs, l'équilibre relatif des partis opposés. Cet état qui a été observé dans l'Aghbar pourrait être aussi bien signalé ailleurs, par exemple chez les Nfifa.

Il faut enfin faire remarquer qu'un chef (amghar) a parfois fait momentanément par la force l'union de certains de ces groupes (c'est le cas aujourd'hui par exemple des Ait Lhassen, des Idma et des Ait Haddious des Seksawa), mais l'union se fait alors sur son nom et non sur celui du groupe.

Des taqbilt déterminées par l'alvéole du terrain et qui restent comme jadis des États.

Des groupes inférieurs entre lesquels se répartissent les individus « khoms », « rba' », etc.., ou simplement « mouda ».

*
* *

Le tableau que nous venons de donner des sociétés berbères du Haut-Atlas Occidental risquerait d'être faussement interprété si, en terminant, nous ne signalions pas l'action tout à fait particulière exercée sur elles par la domination des grands qaids.

Les influences, en effet, que nous venons de voir agir ici au cours des siècles, n'ont réellement modifié que leur nombre, leur composition, leur territoire ou leur nom, c'est-à-dire exclusivement leur forme, sans s'attaquer jamais à leur fond même, autrement dit aux institutions.

C'est sur celles-ci — et sans que cela paraisse d'ailleurs très raisonné chez eux — que le Gonṭafi et le Mtouggi se sont, au contraire, acharnés.

Chez ce dernier, dont nous avons eu l'occasion d'étudier plus spécialement le rôle, la situation intérieure de la « taqbilt » se présentait en 1926, avant l'installation du contrôle français, sous quatre aspects différents, selon le degré de sa soumission.

En pays soumis. — (Nfifa, Dwiran, Ida ou Ziki, majorité des Demsira et quelques Seksawa.)

1° Dans la zone administrée directement par lui, l'organisation berbère avait complètement disparu, pour faire place à l'organisation arabe. Les « taqbilt » avaient été uniformisées (d'après la tradition autant qu'il était possible) afin de former des fractions à la tête desquelles étaient placés un ou plusieurs « chikh ». Plus de Moqaddem ni d'Ait arbain ; parfois un groupe de notables veillait seulement à l'exécution des ordres du chikh. Impôts et prestations étaient régulièrement fournis au qaid ; les leffs et les clans étaient morts.

2° Certains groupes avaient conservé une indépendance relative qui leur avait permis de sauvegarder l'essentiel des vieilles institutions, mais le moqaddem souvent ne changeait plus ou n'était plus choisi que

dans un groupe de notables, toujours les mêmes, habitués à la liaison avec le qaid, qui ratifiait sa nomination. L'agadir et la caisse de « taqbilt » avaient été généralement supprimés ; le pouvoir du moqaddem et des ait arbain était souvent restreint en matière judiciaire ; quelques impôts étaient levés ; enfin leffs et clans existaient encore, mais la vie politique restait liée dans une certaine mesure aux directives du qaid.

En pays insoumis. — (Majorité des Seksawa, Ida ou Mhamoud, Ida ou Zal et quelques Demsira.)

3° Les oligarchies traditionnelles n'avaient pas tardé à se sentir singulièrement inférieures en face des monarchies absolues qui cherchaient à les soumettre. Celles-ci, de leur côté, en poursuivant leur action politique en montagne, s'étaient naturellement efforcées de découvrir dans chaque « taqbilt » la personnalité dominante, capable avec leur aide, de s'imposer et de leur amener la soumission de ses frères. Aussi la dictature s'était-elle établie presque partout.

Les chefs (imgharn) qui, nous l'avons vu, ont fait parfois l'unité des groupes supérieurs jusque-là dissociés, nommaient maintenant dans chaque « taqbilt » le moqaddem et les ait arbain. Ceux-ci n'avaient plus qu'une initiative administrative et politique restreinte. Tout pouvoir était entre les mains de l'amghar. Le leff de la « taqbilt » lui-même se subordonnait au sien. Des impôts et des prestations lui étaient fournis ; il assurait les relations de l'ensemble avec le qaid et lui versait des redevances périodiques au nom de ses sujets.

4° Enfin, là même où les vieilles institutions étaient restées les plus fortes, la « taqbilt » s'était affaiblie et elle avait eu tendance à s'inféoder politiquement à d'autres groupes où un chef s'était imposé. Le prestige même de celui-ci lui était une assurance contre les intrigues ambitieuses des grands qaids que n'arrêtait guère l'anonymat des conseils de notables. Mais sauf cette subordination politique que les « taqbilt » observaient également, mais à un moindre degré, vis-à-vis du Mtouggi, elles avaient conservé toute l'ancienne organisation ; seule la caisse de « taqbilt » avait parfois disparu et la situation du moqaddem s'était généralement

renforcée, ce qui montre que la tendance vers la monarchie était quasi-générale. Il n'était plus choisi que dans un petit groupe de cinq ou six familles, quelquefois même de deux, et c'est lui, dans certains groupes, qui désignait les ait arbain.

On peut s'étonner que le Mtouggi et d'une façon plus générale les grands qaids aient eu en montagne une influence aussi profonde. Ils n'y sont pas, en effet, chose nouvelle. On peut observer d'abord que la dictature en période de crise est déjà dans l'esprit de la tradition berbère, quelque paradoxal que cela puisse paraître. L'institution du « chef de guerre » est, en effet, observée presque partout, et si l'on n'en trouve plus trace ici, rien ne dit qu'elle n'ait pas existé jadis.

Mais même en période de calme, il semble bien que la monarchie ne soit pas quelque chose de très exceptionnel chez nos montagnards et c'est peut-être là le trait qui devrait les distinguer de leurs autres frères de race. El Bekri assure que dès les temps anté-islamiques, les Masmouda ont obéi à des rois et à des émirs, et si l'on en croit Ibn Khaldoun, les Seksawa ont longtemps formé une sorte de principauté autonome avec un chef unique. D'autres groupes de la même famille, les Hintata par exemple, paraissent bien avoir fait de même à l'époque Almohade et la tradition confirme cette assertion du grand historien. Peut-être d'ailleurs, faut-il voir dans les précautions minutieuses que les Berbères ont pris à l'intérieur de la « taqbilt » contre le pouvoir d'un seul, une preuve du danger qu'il représente pour eux.

Enfin, il serait facile de retrouver dans l'histoire ou dans la tradition les noms de quelques grands personnages qui, à leur époque, ont été eux aussi les « seigneurs de l'Atlas ». Chefs religieux (Ibn Toumert, Sidi Yahia ben 'Abdallah (1) ou simplement chefs politiques (Abou Hafs 'Omar, Moulay Idris Hintati, Haddou ou Youssef et ses descendants), ils paraissent avoir fait quelque temps sous leur domination l'union des tribus de la montagne.

(1) Cour, *Etablissement des Dynasties des Chérifs*, a signalé au XIV[e] siècle des fiefs maraboutiques dans l'Atlas.

Ce qui est nouveau chez les grands qaids d'aujourd'hui, c'est essentiellement leur caractère makhzen avec toutes les conséquences qu'il entraîne. Jusqu'au XIX^e siècle, les chefs berbères sont toujours sortis des « taqbilt » de la montagne, souvent de celles dont le territoire était le plus inaccessible. Ils y étaient nés ou tout au moins là s'était formé leur pouvoir, et celui-ci représentait pour leurs frères une période de gloire et de richesse. Leur hostilité contre les Sultans leur avait le plus souvent servi de piédestal ; en tout cas, toute leur vie ils s'en étaient montrés indépendants et garantissaient les populations contre la conquête arabe. Par voie de conséquence, ils s'étaient toujours tenus éloignés des institutions, des coutumes, des impôts islamiques du pays soumis ; ne pouvant évidemment pas modifier des traditions sociales sous lesquelles ils étaient nés et qui les opposaient plus encore à la race ennemie, ils s'étaient simplement superposés à ces derniers.

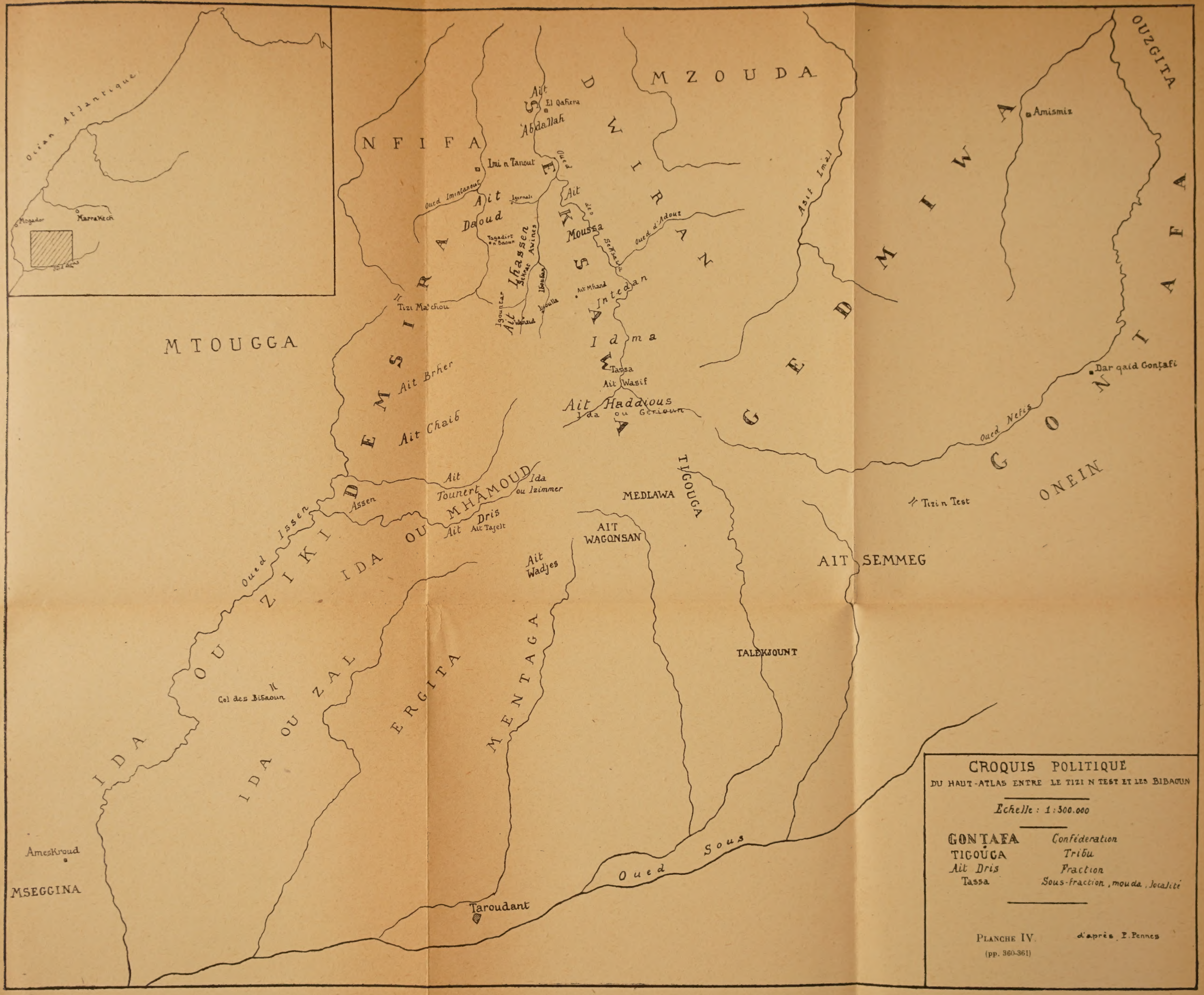
Tout autre est la situation du Gonṭafi, du Mtouggi et plus tard sur le versant sud, d'Haida ou Mwis, pacha de Taroudant. Bien que deux d'entre eux soient des Berbères, tous sont nés dans la zone traditionnellement soumise (route du Tizi n Test, versant nord ou plaine du Sous). Quelle qu'ait été la forme de leur pouvoir à sa naissance, à mesure qu'ils ont grandi, ils ont représenté un peu plus chaque jour l'idée makhzen, autrement dit l'idée arabe. Ils ont amené avec eux toutes les traditions hiérarchisées et toute l'organisation de la race conquérante. Ils ont introduit en montagne la fin de toute liberté politique et l'impôt plus déshonorant que tout. Enfin, leur naissance presque simultanée, en les opposant les uns aux autres, les ont poussés à développer chaque jour leur action afin de se devancer. Peu à peu, les montagnards se trouvant enserrés par leurs progrès concentriques, sentant que toute la puissance du Makhzen était derrière eux, ont dû, de gré ou de force, adopter une attitude à leur égard ; les uns se soumirent, les autres cherchèrent à arrêter ce flux en adaptant leurs vieilles institutions à la situation du moment. Aucune « taqbilt » n'échappa tout à fait à leur influence. En définitive, les Berbères furent contraints d'accepter, presque tous, au moins leurs directives politiques.

Ainsi, bien que les grands qaids n'aient pas réussi à détruire absolu-

ment toutes les traditions de la montagne, aujourd'hui cependant où leur mort et les progrès de notre pénétration administrative nous amènent à recueillir leur succession et où s'ouvre pour le pays berbère une page nouvelle de son évolution, l'organisation intérieure de la « taqbilt » ne représente plus à cause d'eux qu'une déformation presque méconnaissable de son aspect primitif.

F. DE LA CHAPELLE.

Rabat, mai 1928.



CROQUIS POLITIQUE

DU HAUT-ATLAS ENTRE LE TIZI N TEST ET LES BIBAOUN

Echelle : 1:300.000

GONTAFA	*Confédération*
TIGOUGA	*Tribu*
Ait Dris	*Fraction*
Tassa	*Sous-fraction, mouda, localité*

PLANCHE IV. *d'après P. Pennes*

(pp. 360-361)

TOURS. — IMPRIMERIE ARRAULT ET C^ie^